

L'ÉCRIVAIN

AUX MAINS ROUGES

Catherine
Gaillard-Sarron

Nouvelles



CGS

Catherine Gaillard-Sarron

L'Écrivain
aux mains rouges
Nouvelles

© Catherine Gaillard-Sarron, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7961-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pense à ceci « Le lotus naît dans la boue, mais sa fleur
est toujours blanche et propre. Voici notre grand défi :
vivre au cœur du problème et ne pas être remis en cause
par lui, telle est la joie de la liberté. »*

Tulku Burgien Rinpoché

*« Chacun pour soi dans ce désert d'égoïsme qu'on
appelle la vie ».*
Stendhal

L'écrivain aux mains rouges

Il a réussi !

Sur le journal posé devant lui, son premier roman fait les gros titres du quotidien qui lui consacre sa une.

Assis à la terrasse de ce café parisien où, quelques années plus tôt, il a élaboré son plan, Germain Ducommun savoure sa victoire. Tout a marché comme sur des roulettes. Il est libre depuis un mois et enchaîne déjà les séances de dédicaces et les émissions radio. Dire qu'il lui a fallu à peine plus de cinq ans pour obtenir et réussir tout ce qu'il avait désespérément tenté d'atteindre en vingt ans.

Malgré un sentiment de culpabilité qui s'atténue un peu plus chaque jour, Germain Ducommun est fier de son livre et de son succès. Comme s'ils avaient oublié d'où provient sa notoriété, tous les médias le courtisent et les lecteurs l'adulent. Il sait qu'il doit en profiter et surfer sur la vague de cet engouement car maintenant qu'il a écrit son bouquin l'intérêt des médias, des éditeurs et des lecteurs pour son histoire risque de retomber rapidement.

La vie n'est qu'une grande mascarade. Il l'a prouvé : sa nouvelle existence étant le résultat d'une mise en scène trompeuse où tous les acteurs ont joué un jeu hypocrite par laxisme, complaisance, intérêt, curiosité, cupidité ou ambition.

Cependant, même s'il a conscience qu'il doit avant tout sa réussite aux effets pervers du système, il sait aussi que c'est parce qu'il a su en déceler les failles et les utiliser à son profit qu'il a réussi. Une réussite au-delà de ses espérances qui le met à l'abri du besoin et lui permet de vivre de sa plume.

Une femme le reconnaît et s'approche timidement de sa table pour lui demander un autographe.

Il signe de bonne grâce et mesure, dans ce simple geste, le chemin parcouru. Il

mesure aussi la vanité des choses et l'absence de valeurs qui prévaut au sein de la société. Un instant il se souvient de son mépris pour la starlette de la télé-réalité qui paradait sur une place suisse et se dit qu'aujourd'hui, c'est lui qui fanfaronne sur la terrasse de ce café parisien.

Germain Ducommun est comme tout le monde, ni pire ni meilleur. Juste un être humain pétri de contradictions, en recherche d'attention et de reconnaissance, en lutte perpétuelle avec ses bons et ses mauvais côtés. Un homme célèbre mais un homme seul.

La lectrice lui sourit. Une phrase de Stendhal lui revient à l'esprit : « Chacun pour soi dans ce désert d'égoïsme qu'on appelle la vie ». Il regarde la femme et ajoute la maxime à la dédicace. Son roman, finalement, ne parle que de ça.

La femme s'éloigne, heureuse de sa bonne fortune et Germain, le regard tourné vers le passé, replonge dans ses souvenirs.

Cinq ans plus tôt

En ce premier jour du printemps, Germain Ducommun déprime. Il vient de recevoir coup sur coup trois réponses négatives d'éditeurs concernant un manuscrit sur lequel il fondait beaucoup d'espoir. Trois lettres de plus, non circonstanciées, qui recalent son travail sans lui apporter l'ombre d'une raison. De plus, la médiocrité des dissertations qu'il vient de rendre à ses élèves, et le jette toujours plus dans des abysses d'incompréhension, l'accable et finit de le démoraliser. Sa fidélité à son idéal de jeunesse : faire évoluer les consciences à travers la littérature, en prend un sacré coup. Cela fait plus de vingt ans qu'il enseigne cette matière avec passion mais, à l'ère des SMS, MMS, PPS, mails, tweets et tutti quanti, la tâche est devenue mission impossible, les élèves d'aujourd'hui se moquant éperdument des subtilités de la langue française. Lui qui caresse depuis toujours le rêve de devenir écrivain doute, à présent, d'y parvenir un jour, ses valeurs comme son écriture étant apparemment devenues obsolètes. Même s'il travaille avec discipline et obstination et que de nombreux prix jalonnent son parcours depuis plusieurs années, il est toujours au point mort.

Germain est déçu. Dans six mois il fêtera ses cinquante ans et c'est le délai ultime qu'il s'était fixé pour réussir, précisément le 21 septembre, à l'automne de sa vie !

Devant cette cascade de mauvaises nouvelles, il désespère. Quel avenir pour lui ! Pour l'enseignement ! Pour la littérature ! Doit-il changer de métier ? Arrêter d'écrire ? Cesser d'envoyer ses manuscrits à des maisons d'édition qui ne fonctionnent qu'avec des subsides et du copinage ? Doit-il abandonner son rêve ? Fuir tout ce qui se rapporte de près ou de loin à un livre ?

Germain Ducommun ne sait plus où il en est. Il doute, remet tout en question !

Que doit-il faire ?

Il le sent très nettement : il est à un embranchement de son existence. Quelque

chose, là, maintenant, doit changer dans sa vie. Sinon, il va « péter un câble » et ne répondra bientôt plus de rien.

Poussé par l'urgence d'un avenir qui se rétrécit, Germain Ducommun se sent acculé par le temps. Lui, d'ordinaire si calme, si pondéré, si raisonnable, ne supporte plus les refus et les frustrations répétés que lui valent ses manuscrits. Comme autant de blessures infligées à son ego, ces déceptions ont drastiquement abaissé son seuil de tolérance et aiguisé son ressentiment à l'égard d'une société qu'il perçoit injuste et égoïste.

Incompris, désemparé, la réalité l'écorche et l'insupporte au point qu'il ne tolère plus l'inculture crasse de ses élèves, l'incivilité généralisée, l'injustice des tribunaux, la soumission des élites au pouvoir et à l'argent, la censure, le prêt-à-penser, le politiquement correct et le « je-m'en-foutisme » absolu qui règne partout ! Par-dessus tout, il exècre le contenu insipide des médias, des émissions télévisuelles et du Net, cette agora virtuelle devenue le royaume absolu des gourgandins et des sites pornos, une industrie qui génère des milliards et réduit tout bonnement la Culture aux trois premières lettres du mot !

Germain Ducommun n'en peut plus ! Il est à bout. Et pour couronner le tout, il est seul ! Comme nombre de ses collègues, Germain est resté célibataire. Non par choix déterminé, mais simplement parce qu'entre son travail d'enseignant, ses moult activités au sein d'associations diverses et sa passion pour l'écriture, il n'a jamais vraiment eu le temps de songer à se marier et à fonder une famille. Le temps a passé aussi vite qu'une étoile filante, ne laissant que quelques traces sur son visage, des filaments blancs sur ses tempes et la poussière du néant entre ses mains. Dans six mois il aura cinquante ans, et cette réalité, dont il prend soudainement conscience, lui fait l'effet d'une météorite qui vient de s'écraser dans sa vie, creusant en son centre un vide immense qui lui donne le vertige.

C'est dans cet état de grande confusion que Germain Ducommun sort du lycée parisien où il enseigne et se dirige vers le quartier commerçant pour y faire ses emplettes. Mais à peine a-t-il parcouru quelques dizaines de mètres qu'un violent orage s'abat sur la ville. En vitupérant, il court se réfugier dans le café le plus proche et commande aussitôt une pression pour faire redescendre celle, intérieure, qu'il sent prête à le faire exploser.

En attendant sa bière et une accalmie, il attrape le journal qui traîne sur la table et se met à le feuilleter distraitement. Toujours la même médiocrité, songe-t-il en survolant les gros titres. Que dire de cette bimbo qui a poignardé son

amant et plastronne sur une place lausannoise dans l'attente de son procès ? Et que penser de tous ces gens qui l'entourent ? Ces fans décérébrés qui se bousculent pour obtenir un autographe ou un selfie de leur idole ; cette foule hypocrite et conformiste qui l'applaudit à tout-va !

Germain s'interroge : quel est donc ce monde où l'on idolâtre les criminels ? Cette société perverse où l'on adule les assassins ? Comment expliquer cette dérive du capitalisme et cette économie mercantile dans lesquelles le plus important n'est plus la légitimité ou le talent mais la notoriété, le savoir-faire et la crédibilité pouvant s'acheter. Une notoriété indue et dépourvue de tout mérite mais qui, contre toute attente, confère à celui qui en est l'objet un pouvoir extraordinaire. Jadis, c'était le pouvoir qui conférait la notoriété, aujourd'hui c'est l'inverse. Une perverse inversion des valeurs que l'on retrouve à tous les niveaux de la société et qui met la démocratie en danger car dans ce système, cette guerre de l'attention, ce ne sont pas les meilleurs qui sont sélectionnés, mais les plus pipolisés, les plus malins, les plus aptes à jouer avec l'image et à utiliser les réseaux sociaux et les médias !

Quand une personne célèbre écrit : « Aujourd'hui est une bonne journée » et que son tweet est retwitté plus de cent mille fois, comment ne pas être consterné par cette insignifiance et cette vacuité sidérales. Après l'anarchisme, le communisme et le capitalisme se dit Germain avec dépit, nous voilà entrés de plain-pied dans l'ère du « banalisme » ou mieux dans l'ère du « Nabillisme » du nom de cette icône de la nullité télévisuelle devenue une star de la télé-réalité. Une banalité creuse et vide, exposée par les pipoles et les politiques et relayée jusqu'à la nausée par les médias de masse.

Une banalité affligeante et réductrice qui permet à tout un chacun de s'identifier aux « célébrités » et de devenir comme elles : banales, ordinaires, consuméristes, bien loin des personnalités extraordinaires qui, jusqu'alors, méritaient le respect et l'estime des gens instruits et intelligents !

Une page retient soudain son attention. Il s'agit de l'interview d'un assassin qui, par le biais d'un journaliste de renom, vient de publier un ouvrage sur son histoire ignoble. Le livre fait déjà un tabac. On y voit des photos du meurtrier, accusé d'avoir poignardé sa femme de plusieurs coups de couteau il y a quelques années, ainsi que la couverture tape à l'œil de son ouvrage. Le type en appelle au droit à l'oubli. À celui de refaire sa vie. Il dit qu'il a payé sa faute. Que sa femme avait sa part de responsabilité dans le drame.

« Oui, mais elle est morte et toi tu vis ! » pense Germain avec indignation en lisant l'article. L'assassin-écrivain a même déposé une demande de congé pour dédicacer son bouquin au Salon du livre de Paris. Selon l'avocat de l'éditeur, le congé est un instrument efficace pour le maintien des relations du détenu avec le monde extérieur. Il favorise sa réinsertion sociale et donc garantit une plus grande sécurité publique à long terme.

Conclusion, analyse Germain, la justice se préoccupe davantage du bien-être et des droits des détenus que de la protection des citoyens. Parce que si une réintégration rapide des criminels et des délinquants dans le circuit – et ce quel que soit le crime ou le délit commis – évite les récidives et assure à long terme une meilleure protection de la société sur la durée, elle met en revanche immédiatement en danger les citoyens. Des citoyens devenus les otages d'un système qui vise l'économie et n'ont d'autre choix que d'apprendre à vivre avec des détenus réinsérés mais potentiellement dangereux.

Quelle ironie ! C'est un peu comme remettre le loup dans la bergerie ou considérer que les victimes sont les dégâts collatéraux de la criminalité et donc de la justice.

Il y a donc un prix pour la vie humaine ! se dit Germain. Quatre, cinq, dix, quinze ans ? Hop ! Tu te débarrasses de ta femme, de ta maîtresse, de ton mec ou de ton amant et tu paies en fonction de ta notoriété, de ta fortune, de tes avocats, de tes relations, de ta condition, de ta profession, de ton sexe peut-être ? Facile ! Et en plus tu écris un bouquin pour raconter tout ça. Et ça marche, parce que de trop nombreux journalistes et avocats sont des requins et des vampires en quête de scoops, de sensationnalisme ou de notoriété et flairent le sang et les bonnes affaires à cent lieues à la ronde.

Encore quelques mois et la bimbo de la télé-réalité publiera, elle aussi, un livre ou deux sur sa tentative d'homicide et la frivolité de son existence. Des ouvrages que tout le monde s'arrachera car les gens sont superficiels et friands de toutes ces déjections mondaines ! Comme si se vautrer dans cette fange les rassurait, les confortait dans leur propre médiocrité.

Tout cela le dégoûte profondément. Où est la société idéale à laquelle il a cru si longtemps ? Utopie ! ricane le Germain d'aujourd'hui. Cette société n'a jamais existé et n'existera jamais. L'âge venant, la vie se charge de vous initier en fauchant vos illusions, vos rêves et vos espérances les plus secrètes. Une fois encore, devant l'injustice et l'inanité des choses, Germain enrage.